

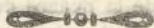
LES

# MODES PARISIENNES.



## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — L'AÉRONAUTE HOLLANDAIS, nouvelle (2<sup>e</sup> partie). — UN AMOUR EN PROVENCE, par THALÈS BERNARD (1<sup>re</sup> partie). — LA FÊTE DE LA SAINT-JEAN. — POÉSIE. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Aussitôt qu'un rayon de soleil perce les nuages les femmes se parent de leurs plus frais atours et accourent aux Tuileries et au bois. Leurs étroits coupés les emportent accompagnées d'un enfant, d'un frère, d'un mari ou d'un parent quelconque. Elles mettent pied à terre, et dans les allées sablées on peut admirer à loisir tous les détails de leurs élégantes toilettes. C'est d'abord l'étricot brodé de satin noir sur le bas de fil d'Écosse bien étiré; la jupe de dessous à riches broderies anglaises ou au plumetis, qu'on aperçoit au bas de la robe qu'une main mignonne retrousses légèrement; puis la robe de barège noir à cinq volants garnis de ruches de ruban de gaze à filets satinés de deux centimètres de haut; sur cette robe un châle de cachemire indien fond orange, avec des broderies d'or et de soie, est du meilleur goût; les manches et les fichus de dessous sont en point de Bruxelles; et le chapeau qui complète cet ensemble est en merveilleuse paille d'Italie, coupé et orné par Baudrant; une guirlande de fleurs d'églantier circule autour de la calotte, une autre garnit le dessous et s'enlace à une blonde qui ressort sur les côtés et fait doublure au bavolet, qu'elle dépasse de trois centimètres.

Une autre toilette très-nouvelle, c'est, avec des brodequins en satin de laine vert bronze, une robe en taffetas blanc et vert d'Isly (le vert est fort à la mode cette année), avec trois volants à dispositions rayées horizontalement; le corsage est à basques, qui sont garnies par un petit ruban froncé tout à fait semblable à la disposition des volants. Ce même ruban froncé forme les bretelles et garnit le tour du cou et les devants du corsage, ouvert seulement d'une largeur de

dix centimètres, sur laquelle se croisent des barrettes en losanges; trois nœuds, toujours en ruban pareil, flottent sur ces barrettes d'un goût tout nouveau. Sur cette robe, sortie des ateliers de madame Quillet, s'épandait un magnifique châle de dentelle noire de chez Violart, et un chapeau de paille lustrée complétait la toilette. Ce chapeau, très-petit, était fort simple en dehors, mais le dessous, excessivement orné, le rendait élégant; c'était tout un treillis serré de petits boutons de roses et de bandes de velours noir; une belle blonde noire passait sous le bavolet et flottait à demi sur le cou. Les brides étaient en larges rubans de taffetas rose.

Décidément la paille lustrée est très en vogue cette année. On fait, en bandes de cette paille et en bandes de taffetas, des chapeaux d'un charmant effet. Deux sœurs à toilettes jumelles avaient l'autre jour à la promenade des chapeaux de ce genre; les bandes de paille étaient alternées de bandes de taffetas vert pomme, à chaque bord desquelles était posée une petite blonde noire d'un centimètre de haut; la même petite blonde garnissait les brides et le nœud de ruban vert pomme posé sur le bavolet; le dessous était garni de petits velours noirs, de blondes blanches et de fleurs de pêcher d'un rose vif. Avec ce chapeau les deux sœurs portaient deux robes pareilles en barège gris perle; la jupe avait cinq plis, le corsage était fait à la Vierge et les manches étaient seulement garnies de deux bouillons du même. De jolis mantelets en mousseline blanche, avec deux volants festonnés, dans l'intervalle desquels était posé un rang de nœuds de ruban de taffetas rose, laissaient apercevoir la taille svelte des deux jeunes filles, dont les pieds mignons étaient chaussés de brodequins gris perle.

Quel bal enchanteur a donné l'autre jour madame de V..., à l'occasion de la fête de sa fille, dans son joli hôtel des Champs-Élysées! Le jardin était illuminé, la serre avait été transformée en salon, et, aux lambris de fleurs et de feuillage formés par les plantes grimpantes, se balançaient ces sveltes lampes suspendues que Prévost décore avec tant de goût! Dans l'escalier, les salons, les boudoirs, la bibliothèque et une riche galerie de tableaux et d'objets d'art, les fleurs les plus rares se mariaient aux lumières. C'est cette profusion de fleurs qui rend les bals d'été si attrayants; les parfums ajoutent comme un sens nouveau à la danse et à la musique: ils imprègnent les toilettes, et en éma-



nent ensuite. Puis rien n'est séduisant comme un groupe de jeunes filles ou de jeunes femmes entre des corbeilles ou des massifs de fleurs. Le blanc dominait à cette soirée. Les plus jeunes filles portaient des robes en mousseline de l'Inde à deux ou trois tuniques; quelques-unes en tarlatane bleue ou rose, dont la tunique supérieure était relevée sur les côtés par deux bouquets de fleurs naturelles. Une très-jeune femme, svelte et fort grande, avait une robe en mousseline blanche à cinq volants à grosses dents de rose; dans chaque dent était, comme enfermé, un petit bouquet de *ne m'oubliez pas* brodé au plumetis de la plus exquise broderie suisse; chaque volant était couronné d'un bouillon dans lequel était passé un ruban bleu de ciel. Sur le corsage, à pointe et à la Vierge, était posé un volant de la même broderie (en plus petit) que ceux de la jupe, qui formaient revers et berthe, et, en tête de ce volant, se répétait le bouillon avec ruban bleu; trois rangs du même petit volant surmonté de bouillons garnissaient les manches, très-courtes. Cette fraîche robe avait été faite par madame Célestine Quillet. Un léger bouquet de *ne m'oubliez pas* naturels était fixé sur le milieu du devant du corsage par une belle broche en turquoises. Un bracelet de turquoises en forme de serpent et une autre de perles fines couronnaient les gants blancs fins et souples qui venaient de chez Faguer-Laboullée. La coiffure était nattée sur le derrière de la tête, et à bandeaux relevés par-devant, un rang de turquoises partageait les bandeaux, et deux touffes de *ne m'oubliez pas* naturels les reliaient sur les côtés aux nattes du chignon. Un éventail aérien en plumes de jais complétait cette jeune et harmonieuse toilette.

Une autre robe en mousseline nous a paru à ce bal d'une façon toute nouvelle. Elle était à tablier, et aux broderies qui formaient ce tablier se mêlait un semis de nœuds roses commençant par sept à l'ourlet, s'éloignant en forme de pyramide, et finissant par un à la pointe du corsage. Le corsage, à la Vierge, était brodé comme le tablier et tout pomponné de nœuds roses, et sur les manches courtes, brodées et plates, les mêmes nœuds très-rapprochés formaient garniture. Cette robe sortait de la maison Daniel Deray. Celle qui la portait avait dans ses beaux cheveux noirs de petits boutons de roses disposés en frêle couronne entre un bandeau plat et un bandeau relevé, et se pressant en grappes sur les côtés. Les mêmes fleurs formaient le bouquet du corsage. Une grande broche, des boutons d'oreilles et un bracelet en topazes brûlées étaient les seuls bijoux qui accompagnaient cette toilette.

Violart avait fourni ses points de Bruxelles et ses malines pour quelques-unes des robes les plus riches de cette soirée d'élite; la maîtresse de la maison, jeune mère qui fêtait sa jeune fille, portait une tunique en point de Bruxelles sur un par-dessous paille, et les vieilles mères et bonnes mamans avaient toutes de riches berthes, mantilles et écharpes de dentelle noire

ou blanche. Violart varie à l'infini les dessins des dentelles qu'il fabrique; ses châles noirs de Chantilly sont toujours les plus beaux qu'on puisse imaginer; il vient d'en étaler avec de doubles rangs de palmes, qui sont d'un effet merveilleux sur les robes d'été. Rappelons aussi aux élégantes que l'air et le soleil fatiguent les fines voilettes noires et blanches de chez Violart, aussi légères que celles de tulle ou de gaze, et d'un goût bien plus recherché.

En fait de lingerie, nous avons à signaler le fichu à la paysanne, qui est revenu fort à la mode. Il se fait surtout à fond de mousseline, brodé ou en tulle, garni de deux rangs de malines, de bruxelles ou de valenciennes de huit centimètres, tournant froncées et arrondies à la pointe de devant et de derrière; un bouillon de mousseline ou de tulle de trois centimètres de haut surmonte chaque rang de dentelle; dans le bouillon est passé un ruban rose, bleu de ciel, cerise ou paille, et un nœud de la nuance du ruban flotte par-devant dans le creux de la pointe. A la rénovation du fichu à la paysanne, la maison Daniel Deray vient d'ajouter l'invention d'une nouvelle manche duchesse à deux bouillons; cette manche se fait en mousseline ou en tulle; le même entre-deux qui forme le poignet d'en bas (au bord duquel est froncée une riche broderie ou dentelle) sépare les deux bouillons; cette manche nouvelle sied surtout par ces temps très-chauds, où les manches des robes se font courtes ou se relèvent par un nœud à la saignée. La manche à double bouillon reste ainsi à découvert, et elle est d'un effet fort gracieux.

Nous avons vu chez madame Daniel Deray des cols et des manches duchesse assortis, qui conviennent parfaitement aux toilettes du matin, et que les jeunes personnes peuvent exécuter elles-mêmes: les cols, tout parsemés de mouches au plumetis, ont au bord une dent de rose. Quatorze rangs des mêmes mouches et la même dent de rose sont brodés sur le volant de quatorze centimètres de haut qui garnit les manches. L'entre-deux qui surmonte le volant est de trois centimètres et a trois rangs de mouches. Une autre nouveauté de la même maison, ce sont les cols et les manches à *toilette corbeille*; ceci est une invention charmante: sur un col de claire mousseline on applique, *piqué* comme les devants de chemise d'hommes, trois rangs de petites bandes de nanzouk repliées d'un tiers de centimètre de haut; on les applique en forme de treillis de corbeille; une de ces mêmes petites bandes est appliquée en forme de feston au bord du col. On fait de la même façon les revers ou les volants des manches, suivant qu'on les veut fermées ou à duchesse.

Au *Sablier*, magasin de deuil, les beaux foulards fond noir, avec semis de fleurs blanches et violettes, s'étaient à côté des baréges et des robes de taffetas gris et noir à disposition. Puis ce sont les cachemires et les popelines, étoffes qui conviennent surtout au deuil et qu'on porte en toute saison; la grenadine noire



et grise. Les chapeaux et les capotes de crêpe et de tulle; puis les jolis poignets ornés de jais dont nous avons déjà parlé à nos lectrices. On trouve aussi au *Sablier* de très-beaux taffetas noirs unis, qui se portent sans être en deuil.

Les rubans bouffants continuent à garnir une foule de robes, et ils conviennent surtout à celles de barège noir; on les dispose au bord des volants, quelquefois à double rang; ils font aussi très-bien sur les robes de taffetas légers. On commence à les adopter pour garnir les mantelets simples.

Ce qui ne varie pas, c'est la vogue de la *crème benzoïde* et de l'*althéine* de Faguer-Laboullée; la parfumerie est une des nécessités de la femme élégante. On peut se faire une idée de l'importance du commerce de la parfumerie en France, en apprenant qu'une des premières maisons de Grasse (Var) emploie par an 5,000 kilogr. d'écorces d'orange, 30,000 kilogr. de fleurs d'acacia, 27,000 kilogr. de fleurs de violette, 40,000 kilogr. de tubéreuse, 8,000 kilogr. de fleurs de lilas, et des quantités à peu près équivalentes de romarin, de menthe, de lavande, de thym et d'autres plantes odorantes que produit le merveilleux climat qui s'étend de Grasse à Nice; ces deux grands chefs-lieux de la parfumerie dans l'ouest de l'Europe.

Mais Nice et Grasse ont besoin du concours de Paris pour que leurs parfums se dilatent en essences, en pommades et en pâtes, et un des plus habiles dans ces métamorphoses c'est Faguer-Laboullée. A côté de ses préparations recherchées s'étalent les beaux éventails de laque de Chine qui seront adoptés pour toute la saison d'été.

La parure extérieure n'est pas seulement celle que nos abonnées recherchent; elles tiennent aussi à orner leur esprit. Qu'elles aillent donc à la recherche des poésies et des romans frais éclos que la Librairie nouvelle étale chaque jour dans son élégant local agrandi. C'est bien là la librairie de la mode avec toutes ses élégances et toutes ses variétés, elle est située en pleine fashion: Tortoni l'avoisine, la Maison-d'Or la regarde, et le boulevard de Gand lui donne la main. En sortant d'essayer leurs robes chez madame Célestine Quillet ou chez mademoiselle Élise Chevalier, nos merveilleuses ne peuvent manquer de s'arrêter à la Librairie nouvelle et d'y prendre, entre autres jolis petits livres blancs et roses, le *Traité de la vie élégante* et celui des *Gens honnêtes*, par Balzac.

CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

#### Détails du Dessin.

*Première toilette.* — Robe de jeune fille, jupe en mousseline à carreaux imprimés avec sept plis; cor-

sage en mousseline blanche avec valenciennes au col et aux manches; bretelles et ceinture en ruban de taffetas fond blanc broché de vert et de rose dans les mêmes nuances que les dispositions de la jupe.

*Seconde toilette.* — Robe en taffetas rayé uni, raie chinée sur fond blanc et l'autre sur fond bleu dite raie de papier musique; corsage à basques ouvert; les manches sont garnies de trois volants à disposition; en tête du troisième est une ruche faite avec un ruban taffetas du même dessin que la raie chinée; la même ruche garnit les basques, le tour du cou, et les devants du corsage fermé sur les barrettes de trois nœuds faits avec un ruban plus large que celui des ruches; chemisette et manches de dessous en mousseline de Nancy brodée; chapeau en paille lustrée, uni en dessus et garni en dessous d'une blonde et d'une guirlande de bluets; les touffes de côté sont en bluets et en petits coquelicots des champs; les brides sont en taffetas blanc.



## L'AÉRONAUTE HOLLANDAIS.

(SUITE.)

La nuit approchait, et je repris le chemin de ma maison; mais le sujet de ma lecture, se rattachant d'ailleurs indirectement à certaines confidences que j'avais reçues récemment d'un cousin de Nantes, avait fait une impression profonde sur mon esprit, et, tout en cheminant par les rues déjà sombres, je repassais soigneusement dans ma mémoire les raisonnements hardis de l'auteur, raisonnements qui dépassaient parfois la portée de mon intelligence. Certains passages surtout produisaient sur moi un effet extraordinaire; car la nature limitée de mon éducation générale, au lieu de m'inspirer des doutes sur mon aptitude à comprendre ce que j'avais lu et de me mettre en défiance des idées vagues que cette lecture avait fait naître dans mon esprit, ne servait au contraire qu'à aiguïser mon imagination.

Il était tard quand je rentrai chez moi, et je me mis immédiatement au lit. Mais il me fut impossible de dormir, et je passai ma nuit entière à méditer. Je me levai de bonne heure et, courant chez mon bouquiniste, j'achetai, avec le peu de pièces de monnaie que j'avais pu réunir, quelques ouvrages de mécanique et d'astronomie pratique, que j'emportai sous mon bras. Je leur consacrai tous mes moments de loisir, et j'eus bientôt fait dans l'étude de ces sciences des progrès qui me parurent suffisants pour l'exécution d'un dessein que le diable, ou peut-être mon bon génie, m'avait inspiré. Cependant je ne négligeai rien pour apaiser les trois créanciers qui continuaient de me harceler. Dans ce but,



je vendis une partie de mes meubles, avec le produit desquels je leur payai la moitié de ce que je leur devais, prenant l'engagement d'acquitter le reste aussitôt que j'aurais réalisé certain petit projet que j'avais en vue, leur dis-je, et pour l'exécution duquel leur concours m'était indispensable. Je parvins sans beaucoup de peine, car j'avais affaire à des esprits bornés, à les amener à mon but.

Le terrain ainsi préparé, je trouvai avec l'assistance de ma femme et en m'entourant de beaucoup de précautions le moyen de vendre le reste de mon mobilier, et d'emprunter par petites sommes et sous différents prétextes une certaine quantité d'argent comptant, sans m'inquiéter (je l'avoue à ma honte) de savoir comment je ferais pour la rembourser. Avec cet argent, je me procurai, toujours en cachette, de la batiste très-fine, en coupons de douze mètres chacun; de la ficelle, du vernis de caoutchouc, une large et profonde corbeille en osier, que je fis fabriquer exprès, et plusieurs autres objets nécessaires pour la construction et le grément d'un ballon d'une dimension extraordinaire. Je chargeai ma femme de la confectionner dans le plus bref délai possible et lui donnai des instructions sur la manière dont elle devait s'y prendre. Pendant ce temps, je fabriquai moi-même avec la ficelle un vaste filet, auquel j'adaptai un cerceau et des cordes; puis j'achetai des instruments et les matériaux nécessaires pour faire des expériences dans les plus hautes régions de l'atmosphère. Je pris ensuite mes mesures pour transporter nuitamment dans un endroit écarté, situé à l'est de la ville, cinq futailles cerclées en fer, de la contenance d'environ cinquante gallons (quatre cents pintes) chacune, et une sixième plus grande que les autres; six tuyaux de fer-blanc de trois pouces de diamètre sur dix pieds de long, et d'une forme convenable; une certaine quantité d'une substance métallique ou semi-métallique que je ne nommerai pas, et une douzaine de dames-jeannes remplies d'un acide très-commun. Le gaz que l'on obtient de ces derniers ingrédients est un gaz qui n'a jamais été fabriqué que par moi, ou du moins qui n'a jamais été appliqué par d'autres à l'aérostatique: tout ce que je puis dire, c'est que c'est un des éléments de l'azote, considéré si longtemps comme irréductible, et que sa densité est environ trente-sept fois et demie moindre que celle de l'hydrogène. Il est sans saveur, mais non pas inodore; il brûle, lorsqu'il est pur, avec une flamme verdâtre et détruit instantanément la vie animale. C'est à mon cousin de Nantes que je dois le secret de la composition de ce gaz.

Je creusai un trou à la place que devait occuper chacun des cinq petits tonneaux pendant le gonflement du ballon. Ces cinq trous formaient un cercle de vingt-cinq pieds de diamètre, au centre duquel devait être placé le grand tonneau et où je creusai un trou plus profond. Dans chacun des cinq petits trous je déposai une boîte en fer-blanc contenant cinquante livres de poudre, et dans le grand un barillet qui en contenait

cent cinquante livres. Je mis ce barillet en communication avec les cinq boîtes de fer-blanc au moyen de trainées couvertes; puis, ayant inséré dans une des boîtes le bout d'une mèche de quatre pieds de long, je comblai le trou, et plaçai un des tonneaux par-dessus, laissant seulement sortir de terre, d'un pouce environ, l'autre extrémité de la mèche, qui, se trouvant contiguë au bord inférieur du tonneau, était à peine visible. Je comblai également les autres trous, et installai tous mes tonneaux aux places qui leur étaient respectivement destinées.

Indépendamment des objets mentionnés plus haut, je transportai à mon futur quartier général un des appareils perfectionnés de Grimm pour la condensation de l'air atmosphérique. Je reconnus, toutefois, la nécessité d'y faire quelques changements assez importants pour l'approprier à l'usage auquel je le destinais; mais, à force de travail et de persévérance, je parvins à compléter tous mes préparatifs. Mon ballon fut bientôt achevé. Il pouvait contenir au delà de quarante mille pieds cubes de gaz, ce qui était plus que suffisant, d'après mes calculs, pour m'enlever avec tout mon bagage et cent soixante-quinze livres de lest par-dessus le marché. Il avait reçu trois couches de vernis de caoutchouc, et je trouvais que la batiste pouvait avec cet apprêt remplacer parfaitement la soie, étant aussi solide et beaucoup moins dispendieuse.

Tout étant prêt, je fis jurer à ma femme de garder un secret absolu sur ce qui s'était passé à partir de ma première visite au bouquiniste: je lui promis de mon côté de revenir aussitôt que les circonstances le permettraient, et, après lui avoir donné tout ce qui me restait d'argent, je lui fis mes adieux. J'étais sans inquiétude sur son compte; je savais qu'elle était femme à se tirer d'affaire, et je crois même qu'elle ne fut pas précisément fâchée de se voir débarrassée d'un mari qu'elle avait toujours regardé comme une espèce de fainéant et de songe-creux. Quoi qu'il en soit, nous nous séparâmes lorsque la nuit fut venue; et, avec l'aide de mes trois créanciers, exacts au rendez-vous que je leur avais assigné, je transportai par des chemins détournés le ballon, la nacelle et tous les accessoires à l'endroit où étaient déjà déposés les autres objets.

C'était le 4<sup>er</sup> avril. La nuit était sombre; on ne voyait pas une étoile au ciel, et une pluie fine, qui tombait par intervalles, ne laissait pas de nous incommoder. Mais ce qui me préoccupait par-dessus tout, c'était mon ballon, que l'humidité commençait à alourdir, malgré le vernis dont il était enduit: je craignais aussi que ma poudre ne se mouillât. Il n'en fut rien, heureusement. Je me mis à l'œuvre sur-le-champ et commençai par donner de la tablature à mes créanciers, en leur faisant piler de la glace autour du tonneau central et agiter l'acide dans les autres. Ils ne cessaient cependant de me harceler de questions, voulant savoir ce que je prétendais faire, et se montrant fort mécontents



de la rude besogne que je leur imposais; ils ne voyaient pas, disaient-ils, à quoi bon les faire tremper jusqu'aux os uniquement pour prendre part à quelque œuvre de sorcellerie. Je crois, en vérité, que ces imbéciles s'imaginaient que j'avais fait un pacte avec le diable et que l'affaire sentait le fagot. Il était donc à craindre qu'ils ne me laissassent là. Je parvins pourtant encore une fois à les calmer en leur renouvelant l'assurance qu'ils seraient payés aussitôt que l'affaire qui nous occupait serait terminée. Ils interprétèrent cela à leur manière, se figurant apparemment que j'allais me trouver en possession de quelque somme considérable; or, pourvu que je m'acquittasse de ce que je restais leur devoir et que je les indemnissasse en outre de la peine que je leur donnais, ils se souciaient fort peu, sans doute, de ce que je deviendrais, corps et âme.

Je travaillais moi-même avec beaucoup d'ardeur, et au bout de quatre heures et demie environ je trouvai que le ballon était suffisamment enflé. J'y attachai donc la nacelle, dans laquelle je mis tout mon bagage: un télescope, un baromètre d'une construction particulière, un thermomètre, un électromètre, une boussole, une montre à secondes, une clochette, un porte-voix, un globe de verre soigneusement bouché et dans lequel on avait fait le vide, etc., etc. Je n'oubliai pas l'appareil condensateur, de la chaux vive, un bâton de cire à cacheter, une bonne provision d'eau, et des vivres, tels que du *pemmican* (1), contenant beaucoup de nourriture sous un petit volume. J'attachai aussi dans ma nacelle une couple de pigeons et une chatte.

La nuit tirait à sa fin, et je jugeai qu'il était temps de partir. Laissant donc tomber par terre, comme par mégarde, un cigare allumé, je me baissai pour le ramasser et profitai de ce mouvement pour mettre le feu au bout de la mèche qui pointait au pied d'un des petits tonneaux, ainsi que je l'ai expliqué. Cette manœuvre ayant été exécutée sans qu'aucun de mes trois créanciers s'en aperçût, je sautai dans ma nacelle, et, coupant aussitôt l'unique corde qui la retenait, je me sentis, à ma grande satisfaction, enlevé avec une inconcevable rapidité: il semblait que le ballon eût pu porter facilement le double des cent soixante-quinze livres de plomb dont je l'avais lesté. Au moment où je quittai la terre, le baromètre marquait vingt-huit pouces et le thermomètre centigrade dix degrés.

Mais à peine avais-je atteint la hauteur de cinquante mètres, qu'arrivait après moi, accompagné d'un épouvantable fracas, un si furieux ouragan de feu, de gravier, de débris de bois et de fer, de membres déchirés, que je me sentis prêt à défaillir et me laissai glisser tremblant de peur au fond de ma nacelle. Je comprenais, d'ailleurs, que tout n'était pas fini. En moins d'une seconde, en effet, tout mon sang reflua vers mes tempes, et immédiatement une commotion que je n'oublie-

(1) Le *pemmican* est une substance alimentaire très-nutritive sous un petit volume, d'une conservation facile, et très-utile, par conséquent, aux explorateurs de contrées lointaines.

rai de ma vie sembla bouleverser toute l'atmosphère et déchirer le ciel lui-même. Plus tard, quand je pus réfléchir à ce qui s'était passé, j'attribuai l'extrême violence du choc, en ce qui me concernait, à sa véritable cause: ma position au-dessus du foyer même de l'explosion et conséquemment dans la direction de sa plus grande force. Mais dans le moment je ne songeai qu'à moi. Le ballon s'affaissa d'abord, puis se dilata brusquement, puis tournoya sur lui-même avec une vitesse à donner le vertige, puis vacilla comme un homme ivre, et, au milieu de ces mouvements désordonnés, je me trouvai lancé la tête la première par-dessus le bord de ma nacelle... La Providence permit heureusement que dans ma chute mon pied gauche s'engageât dans une espèce de nœud coulant formé par un bout de corde qui sortait par une fente près du fond de cette nacelle, et auquel je demeurai ainsi suspendu par une jambe. Il est impossible, absolument impossible de concevoir l'horreur de ma situation. Je fis des efforts convulsifs pour respirer; un frisson semblable à celui de la fièvre agita tous les nerfs et tous les muscles de mon corps; je sentis mes yeux prêts à jaillir hors de leurs orbites; un horrible malaise s'empara de tout mon être, et je finis par perdre connaissance.

Combien de temps demeurai-je en cet état? je ne saurais le dire; mais quand je commençai à recouvrer le sentiment de l'existence les premières lueurs de l'aube se montraient déjà, le ballon voguait à une prodigieuse hauteur au-dessus de l'immense Océan, et on n'apercevait aucune terre dans le vaste cercle de l'horizon. Mes sensations n'étaient cependant pas, à beaucoup près, aussi pénibles qu'on pourrait l'imaginer. Je portai mes mains l'une après l'autre devant mes yeux, et remarquai avec étonnement que les veines en étaient gonflées et les ongles tout noirs. J'examinai ensuite ma tête, en la secouant à plusieurs reprises, et, après l'avoir palpée avec soin, je m'assurai qu'elle n'était pas encore, ainsi que j'étais porté à le croire, aussi grosse que mon ballon. Puis je tâtai mes poches, et n'y retrouvant pas mes tablettes et mon étui à cure-dents, je ne pus me rendre compte de la manière dont je les avais perdus, ce qui me chagrina fort. Il me sembla en ce moment que je ressentais une vive douleur à la cheville de mon pied gauche, et une vague idée de ma situation commença à poindre dans mon esprit, dont elle s'empara bientôt entièrement. Mais, le croirait-on? je n'en fus pas épouvanté. Si j'éprouvai quelque émotion, ce fut une sorte de satisfaction intérieure en songeant à l'adresse que j'allais être obligé de déployer pour me tirer de ce mauvais pas, car je ne doutai pas un seul instant que je m'en tirerais à mon honneur. Je restai pendant quelques minutes plongé dans une méditation profonde. Je me rappelle parfaitement m'être pincé les lèvres, avoir plusieurs fois appliqué mon index contre mon nez et fait diverses autres simagrées habituelles aux gens qui, à l'aise dans un bon fauteuil, réfléchissent sur quelque affaire importante ou embrouil-



lée. Lorsque je crus avoir suffisamment recueilli mes idées, je passai mes mains derrière mon dos, lentement et avec précaution, et je détachai la boucle en fer qui appartenait à la ceinture de mon pantalon. Cette boucle avait trois arpillons, qui, étant un peu rouillés, tournaient difficilement sur leur axe. Je parvins cependant à les placer à angle droit avec le corps de la boucle et vis avec plaisir qu'ils restaient fermes dans cette position. Tenant cet instrument entre mes dents, je dénouai avec mes mains libres le nœud de ma cravate. Je dus me reposer plusieurs fois pendant cette opération, mais enfin j'en vins à bout. Je fixai alors la boucle à une des extrémités de la cravate, dont j'enroulai pour plus de sûreté l'autre bout autour de mon poignet. Soulevant ensuite mon corps par un prodigieux effort musculaire, je réussis du premier coup à lancer la boucle par-dessus le rebord en osier de la nacelle, où elle s'accrocha, ainsi que je l'avais prévu.

Mon corps se trouvait alors incliné vers le flanc de la nacelle, avec lequel il formait un angle d'environ quarante-cinq degrés; mais comme la nouvelle position que je venais de prendre avait pour effet d'écarter la nacelle elle-même de quarante-cinq degrés de la ligne verticale, j'étais encore, de fait, dans une position presque horizontale, c'est-à-dire excessivement périlleuse. Je restai pendant près d'un quart d'heure dans cette situation, sans faire aucun nouvel effort et comme absorbé dans une sorte d'apathie idiote. Mais cette torpeur se dissipa rapidement pour faire place à un sentiment d'horreur, d'impuissance et de destruction: le sang qui, par son séjour prolongé dans les vaisseaux de ma tête et de ma gorge, avait produit chez moi une surexcitation portée jusqu'au délire, commençait à reprendre son équilibre, et mes idées plus nettes, en me donnant une perception plus vive du danger, ne servaient qu'à m'ôter le calme et le courage dont j'avais besoin pour le braver. Heureusement cette faiblesse dura peu: le désespoir vint à mon aide, et me redressant par saccades convulsives, accompagnées de cris insensés, je finis par amener ma tête à la hauteur du bord tant désiré de la nacelle: je m'y cramponnai par une étreinte invincible, et, tordant mon corps par-dessus, je tombai tout palpitant dans l'intérieur de la corbeille.

Il s'écoula quelque temps avant que je fusse assez sûr de mes sens pour m'occuper de mon ballon. Je l'examinai alors avec soin et trouvai, à mon grand soulagement, qu'il n'avait éprouvé aucune avarie. Mes instruments étaient tous intacts, et je n'avais perdu ni provisions ni lest: le fait est que j'avais si bien arrimé ma petite cargaison, qu'un accident de ce genre était à peu près impossible. Je consultai ma montre et vis qu'il était six heures. Je continuais de monter rapidement, et le baromètre indiquait une hauteur de trois milles trois quarts. Immédiatement au-dessous de moi, j'aperçus dans l'Océan un petit objet noir, d'une forme légèrement allongée, et qui paraissait être de la taille

d'un scarabée ordinaire. Je braquai mon télescope sur ce point et reconnus, non sans quelque étonnement, un vaisseau de ligne anglais de 94, toutes ses voiles carguées, tanguant péniblement dans la mer, avec le cap à l'ouest-sud-ouest. A l'exception de ce bâtiment, on ne voyait que l'Océan et le ciel, éclairés par le soleil, depuis longtemps sur l'horizon.

Je dois maintenant, et j'aurais même dû déjà, expliquer à Vos Excellences l'objet de mon voyage. Vos Excellences se rappelleront que la misère qui me poursuivait à Rotterdam avait fini par m'inspirer l'idée du suicide. Ce n'est pas que je fusse dégoûté de l'existence en elle-même; mais j'étais poussé à bout par des tribulations qui n'étaient que la conséquence naturelle d'un des accidents de l'existence. Dans cette disposition d'esprit, la vie m'étant à charge, et cependant ne désirant pas la mort, la brochure que je trouvai chez le bouquiniste ouvrit un nouvel horizon à mes idées, grâce surtout aux communications de mon parent de Nantes, lesquelles ne pouvaient venir plus à propos. Mon parti fut bientôt pris. Je résolus de quitter ce bas monde sans pour cela cesser de vivre; en d'autres termes, je résolus d'essayer, à mes risques et périls, de me frayer un passage jusqu'à la lune! et pour qu'on ne me croie pas plus fou que je ne le suis, je vais vous exposer, autant que j'en suis capable, les raisons qui me portèrent à penser qu'une expédition de cette nature, bien que difficile sans doute et hérissée de dangers, n'était pas absolument hors des limites du possible.

La première chose à considérer était la distance à parcourir pour aller de la terre à son satellite. La distance moyenne entre les centres des deux globes est d'environ soixante fois le rayon de la terre à l'équateur, soit de 237,000 milles. Je dis la distance *moyenne*, mais la forme de l'orbite de la lune étant une ellipse dont l'excentricité n'est pas moindre de 0,05484 de son demi-grand axe, et le centre de la terre occupant un des foyers de cette ellipse, on conçoit que, si je pouvais rencontrer la lune à son périhélie, cette distance se trouverait assez sensiblement diminuée. Laissant de côté pour le moment cette possibilité, il est certain que, dans tous les cas, n'allant pas du centre de la terre au centre de la lune, mais seulement de la surface de la terre à la surface de la lune, il fallait déduire des 237,000 milles ci-dessus le rayon de la terre, soit 4,000 milles, et le rayon de la lune, soit 4,080 milles, en tout 5,080 milles, ce qui réduisait l'espace à franchir, en moyenne, à 231,290 milles. Or je réfléchis que cette distance n'avait rien d'extraordinaire. On a maintes fois voyagé sur terre à raison de soixante milles à l'heure, et il est probable que l'on atteindra une vitesse beaucoup plus considérable. Mais, en ne supposant qu'une vitesse de soixante milles à l'heure, il ne me faudrait pas plus de cent soixante et un jours pour arriver à la lune. Il y avait, d'ailleurs, d'autres circonstances dont je parlerai tout à l'heure et qui me por-



taient à croire que ma vitesse moyenne pourrait excéder de beaucoup soixante milles à l'heure.

Le second point à considérer était bien autrement important. On sait, grâce aux indications fournies par le baromètre, qu'en s'élevant de la surface de la terre, on a, à la hauteur de mille pieds, traversé environ la trentième partie de l'atmosphère ou de la masse d'air pondérable qui entoure notre planète; qu'à dix milles six cents pieds on en a traversé près du tiers; qu'à dix-huit mille pieds, c'est-à-dire à une hauteur qui approche de celle du Cotopaxi, on en a dépassé la moitié. On a calculé aussi qu'à une hauteur n'excédant pas la centième partie du diamètre de la terre, c'est-à-dire n'excédant pas quatre-vingts milles, la raréfaction devait être telle, que la vie animale n'y pouvait subsister; et de plus que les instruments et les procédés les plus délicats que l'on connaisse pour constater la présence de l'air atmosphérique ne pouvaient nous donner la certitude de son existence. Mais je ne manquai pas de remarquer que ces calculs sont uniquement basés sur notre connaissance expérimentale des propriétés de l'air et des lois mécaniques qui règlent sa dilatation et sa compression dans ce qu'on peut appeler, relativement parlant, le voisinage immédiat de la terre. Je me dis qu'on suppose en même temps qu'à une distance quelconque donnée, mais inaccessible de sa surface, la vie animale n'est et ne saurait être susceptible d'aucune modification. De pareils raisonnements, basés sur de pareilles données, n'ont nécessairement d'autre valeur que celle du raisonnement par analogie. La plus grande hauteur que l'homme eût atteinte jusqu'alors était celle de vingt-cinq mille pieds, à laquelle s'élevèrent MM. Gay-Lussac et Biot dans leur expédition aéronautique. C'est une hauteur modérée, même lorsqu'on la compare aux quatre-vingts milles en question, et il me semble qu'il y avait là matière à doute et un vaste champ ouvert aux spéculations philosophiques.

(*La fin au prochain numéro.*)

(*Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.*)

## UN AMOUR EN PROVENCE.

DEFUNCTOS PLORO.

(Inscription du bourdon de Notre-Dame.)

### I.

Je m'étais rendu, il y a quelques années, dans le midi de la France pour oublier un peu mes études de collège, et, fatigué d'un long séjour à la ville, j'acceptai l'invitation qui m'était faite par un ami d'aller passer une semaine ou deux à Maillane, petit village situé près d'Avignon. La *Maison des fleurs*, charmante habita-

tion où je devais recevoir l'hospitalité, se trouve à l'angle sud du village, baignant ses murailles chargées de clématites dans la grande *roubine* qui s'échappe de la Durance, entre le val des Tamaris et la route de Graveson.

Les bruits du monde n'atteignent point cette calme retraite, qui conviendrait à la vie rêveuse d'un poète ou d'un cénobite. Trop écartée de la route pour que les voyageurs songent à la déflorer de leurs regards curieux, nul Anglais n'y vient traîner son ennui, nulle famille bavarde n'y trouble le repos du promeneur solitaire. Couché à l'ombre des saules, dont le pâle feuillage miroite dans les eaux des *vallats*, on peut s'oublier de longues heures à suivre ces images qui s'exhalent, distraites et confuses, d'un cœur de vingt ans.

Aussi je ne manquai pas de bénir le hasard qui m'avait attiré dans cette oasis, et je me promis d'y séjourner quelque temps. Pleine liberté d'ailleurs pour ma vie chez Gustave de V.... Il savait combien mon caractère sauvage s'accommodait peu des mille restrictions de la société; pour me délivrer de toute entrave, il avait donné ordre qu'on me servît mes repas dans ma chambre, placée à l'extrémité du château. Les dames qui étaient venues chercher à la Maison des fleurs un abri contre les dévorantes chaleurs du soleil de juin s'étonnaient bien un peu de cette existence retirée, mais elles en attribuaient la cause à quelqu'une de ces peines secrètes que le temps seul peut calmer. Toutefois, j'eus lieu de conjecturer que l'une ou l'autre des aimables visiteuses eût aimé à lui enlever l'honneur de la guérison, si l'air résolu avec lequel je soulevais mon chapeau pour saluer les groupes assis au perron leur eût laissé quelque espoir de m'apprivoiser.

On m'abandonna donc à ma sauvagerie, et au bout de huit jours je fus déclaré incivilisé et incivilisable, à ce que me rapporta le domestique qui me donnait ses soins. Je me résignai à supporter cette fâcheuse réputation plutôt que de déjeuner, dîner et souper en mesure, de faire un whist le soir, d'endurer les plaisanteries barbares des jeunes filles sur mon air langoureux et de jouer aux petits jeux avec le fils de la maison.

Savourant ce charme du far niente dont les paresseux de profession comprennent seuls l'entière suavité, dès mon mon réveil j'allais me placer dans un hamac que j'avais suspendu à deux énormes platanes; bercé mollement entre le sol couvert d'une riche verdure et le ciel rempli de parfums, je ressentais une joie ineffable en songeant que je disposais au gré de mes rêves de cette nature exubérante. Mon âme était un centre où venaient aboutir tous ces rayons, tous ces murmures, toutes ces chansons discrètes des oiseaux et des brises, toutes ces mélodies que Dieu a semées sur le monde comme une femme parfume son ami en agitant sur lui son bouquet de fleurs.

Ce n'était rien de précis qui produisait en moi cette longue extase. J'étais heureux de vivre, de sentir que



la nature qui m'entourait se réjouissait dans sa beauté sans révéler le trouble et la douleur. Les rameaux flexibles des tamaris et des coudriers étaient en harmonie avec les formes gracieuses des petits roitelets et des mésanges qui chantaient dans leur feuillage; les collines, suaves miniatures des pics alpins, supportaient, arrondis en amphithéâtre, des bouquets d'arbres où étincelaient les grenades rouges et les girandoles blanches des marronniers. L'eau, les bois, le ciel, tout s'était disposé sous une main savante pour réaliser un idéal de calme et de rêve que ne peut jamais atteindre l'art humain.

Cependant toute volupté a ses ennuis. Un mois s'était à peine écoulé que je commençai à ressentir une agitation fébrile qui ne me laissait plus jouir en paix de la solitude où je m'étais retiré comme dans un nid de fleurs. Sous ce climat brûlant du Midi, l'air même est imprégné de passion; nulle créature ne peut se soustraire à cette influence dévorante, et je fus atteint d'un mal nouveau. Je sentais en moi quelque chose d'incomplet qui me causait de profondes souffrances, sans que je pusse m'expliquer la nature de cette angoisse. « Tous se cherchent, a écrit Bacon, l'amant seul se trouve. » Mot profond que je vérifiais sans m'en douter. J'avais bien parfois des éblouissements intérieurs en voyant passer derrière les haies d'aulépines de jeunes couples qui s'écartaient du château pour se perdre dans les solitudes mystérieuses; leurs pas embarrassés, le sourire incessant dessiné sur leurs lèvres, leurs regards humides et voilés me disaient bien que moi aussi j'éprouverais du bonheur à ne plus vivre seul; mais une insurmontable timidité m'empêchait de me rapprocher du salon, où j'aurais pu trouver quelque remède à mon mal. Je ne voyais pas clairement d'ailleurs comment une promenade à deux au milieu des prairies verdoyantes, et même des aveux timides tombés d'une lèvres de femme, pourraient éteindre cette fougue qui me faisait désirer l'inconnu.

Les yeux ardemment tendus vers le ciel, j'y dévorais un idéal invisible que mon cœur appelait par d'instantes prières. Mêlant la religion et l'amour, je donnais à Dieu ces noms doux et tendres qu'on a transportés de nos jours à la créature mortelle, et comme pour me rapprocher de lui, je m'élançais au sommet des chênes, où je restais de longues heures à réciter des oraisons mêlées de larmes brûlantes. Au milieu de cette douleur âpre et tourmentée, j'avais toutefois de grandes extases à me sentir maître de cette nature qui ondulait sous moi. Je suivais du regard les balancements capricieux des immenses touffes d'arbres qui, suspendus aux flancs des collines ou enfouis dans le fond des vallées, s'agitaient, fouettés par le vent, comme les flots de la mer. Sous l'ardeur de midi, pas un cri, pas une voix humaine ne souillait la majesté des solitudes. Sur la teinte unie du ciel bleu je voyais les chaudes vapeurs de l'horizon s'élever vers Dieu comme la fumée de l'encens, offrande que la nature exhale vers son maître

sous le souffle duquel elle palpite comme une femme amoureuse.

Quelquefois je suivais les sinuosités du Rhône, tordu capricieusement en plis argentés dans les retraites de la Barthelasse. Abrité sous les dômes de verdure qui forment berceau au-dessus de ses rives et dans l'intérieur de l'île et ne laissent au milieu qu'une mince bande d'azur qui semble un sentier du ciel, je me recueillais au pied de chaque arbre, suppliant Dieu de m'envoyer du calme. Après la prière mon cœur était moins oppressé, mon âme moins lourde, et je m'élançais au milieu du fleuve pour lutter de vitesse avec lui ou descendre indolemment son cours en voyant fuir au-dessus de ma tête les chênes séculaires dont les feuillages paraissaient flotter indécis entre la terre et le ciel. C'est là qu'agité par les orages de la passion naissante, j'ai pourtant goûté les plus douces heures. Flotant à la surface des eaux, je ne voyais plus rien de ce monde; les arbres et les nues semblaient appartenir à une sphère mystérieuse où j'étais venu vivre d'une existence toute divine.

Le moment arriva cependant où ces adorations et ces vagues extases devaient quitter le monde brumeux où elles flottaient pour prendre une réalité plus vive. Ce n'est pas sans agitation que j'essaie de retracer une époque de ma vie si pleine de joie et de trouble; mais en me rappelant mes larmes même, mon cœur est doucement ému.

## II.

A dix minutes environ de la pile ruinée qui supportait autrefois un pont reliant l'île de la Barthelasse au fort Saint-André, et faisant communiquer la Provence avec le Languedoc, se trouve perdue, au milieu des chênes, une petite maison qu'on croirait inhabitée. Je la découvris par hasard, comme je suivais en bateau le cours d'une de ces *launes*, ou bras du Rhône, qui s'unissent en réseaux dans toute l'île. L'air de mystère qui y régnait me la fit aimer. Pourtant je la distinguais à peine à travers une grille chargée de glycines et d'aristoloches par laquelle on avait vue sur un des côtés du pavillon. Je ne cherchais pas à en apercevoir la façade. Peu m'importait les habitants de cette demeure. Une douleur secrète s'y cachait peut-être, je ne devais pas la troubler. Ou bien quelque banquier de la ville y amenait ses maîtresses, et je ne voulais pas être témoin d'une joie grossière qui eût fait envoler mes rêves. Adoptant ce lieu désert pour y passer la journée quand l'envie me prendrait d'être seul avec l'eau, le ciel et les bois, je détournai délicatement les plantes grimpantes suspendues à la grille et j'en formai une sorte de berceau naturel. Je fis un banc avec de la mousse que je bordai de myosotis et de violettes, puis je consacrai ma solitude en inscrivant sur la muraille humide cette strophe de l'auteur des *Méditations*:

Ici viennent mourir les derniers bruits du monde,  
Nautoniers sans étoile, abordez, c'est le port;



Ici l'âme se plonge en une paix profonde,  
Et cette paix n'est pas la mort.

A la fougue qui m'avait dominé pendant quelques semaines succéda alors une rêverie douce que je ne savais comment épancher. Je parlais aux arbres, aux fleurs avec une tendresse profonde; à tout moment il me venait des larmes; je suppliais la nature de m'aimer, elle que j'aimais tant et en qui je voyais Dieu. Ainsi, bien différent de saint Augustin qui, dans ses brûlantes extases de piété, transportait au Créateur les noms ardents qu'il avait donnés à ses maîtresses, j'attendais l'heure de prodiguer à une femme ces caresses et ces prières sous lesquelles mon Dieu restait froid.

Un jour, en venant m'asseoir dans ma cabane de verdure, je remarquai avec étonnement la disparition des campanules roses qui la veille serpentaient autour de la grille à laquelle mon dais de feuillage était appendu. Je cherchai à m'expliquer cette circonstance, si insignifiante qu'elle fût. N'était-il pas tout simple qu'une personne de la maison fût venue cueillir ces fleurs? Mais d'abord je n'avais jamais vu âme qui vive dans le jardin, et un fourré de charmillie, s'élevant à quelques pas, empêchait d'approcher de la muraille par dedans. Était-ce donc un visiteur indiscret qui, venant s'asseoir au milieu de mes violettes, avait profané mon berceau? Nulle trace de son passage pourtant; rien n'était dévasté; un volume de Lamartine, oublié par moi la veille, n'avait pas été ouvert. Je le croyais du moins. Cependant, comme je le feuilletai avec soin, tourmenté par je ne sais quel désir inquiet, j'y découvris une fleur qu'on y avait déposée récemment, car le suc du calice était encore frais sur les pages. C'était le pâle bouton de la rose églantine qui, dans la langue des salems, signifie *amour naissant*.

A cette vue une sensation inexprimable gonfla mon cœur, je crus qu'il allait se briser, et je m'assis précipitamment la tête dans mes mains sans pouvoir ni penser ni agir! Le paradis s'ouvrait après de longs rêves, mais son éclat troublait mes yeux mortels.

Quelle était donc la femme qui s'était initiée sans se laisser voir à ma vie de poète et d'amant? Pendant que je me croyais seul, elle écoutait donc mes aspirations, mes prières à Dieu pour lui demander mon idéal! Elle m'avait donc vu à genoux sur les mousses vertes épancher des larmes brûlantes ou réciter à voix haute de longues invocations, dans lesquelles je disais au silence les angoisses de ma jeunesse!

Lorsque mon cœur fut un peu remis de son agitation, je commençai à réfléchir plus froidement sur les circonstances bizarres de ce premier amour. Bien que mon sang bouillonnât toujours avec impétuosité, je fus surpris de retrouver aussi promptement le calme dont j'avais besoin. Les natures violentes sont ainsi faites; elles perdent leur irascibilité dans les situations graves sous l'empire desquelles l'homme froid tend au contraire à s'exalter.

Je jugeai qu'il était utile de reconnaître d'abord la position, afin de ne pas avoir à combattre un ennemi invisible. Je m'élançai donc à la grille. Je parvins à la franchir, non sans m'être notablement déchiré les mains et le visage aux ronces qui s'y entrelaçaient; mais la douleur physique ne faisant qu'irriter mon désir, je luttai avec persistance, et sortis enfin des buissons déchiré comme un mendiant.

Je me trouvai dans une espèce de parc anglais, ne sachant trop de quel côté me diriger. Comme je me décidais à monter dans un immense tilleul pour jeter un regard d'ensemble sur la contrée inconnue où j'allais chercher de bien précieux trésors, j'entendis un bruit de voix qui me causa un frisson; je descendis.

De quoi avais-je peur? L'idée d'un danger physique ne se présentait pas à mon esprit. Ce qui agissait violemment sur moi, c'était la crainte mystérieuse dont l'âme est saisie lorsque, transformée sous l'influence d'un sentiment nouveau, elle redoute l'idéal même objet de son désir, soit qu'elle craigne de le trouver inférieur à son espérance, soit qu'une extase trop forte la paralyse au moment où le rêve prend corps.

Je m'avançai sur la pointe du pied vers le bosquet d'où partaient des voix confuses, puis écartant légèrement le feuillage, je restai saisi d'admiration. Assises à l'ombre d'un frêne des montagnes et à demi cachées dans ses rameaux languissants, deux charmantes jeunes filles causaient avec vivacité, sans que je pusse saisir leur conversation d'une manière continue. L'une d'elle, grande, svelte, hautaine comme la Diane antique, soutenait sa compagne avec une dignité qui n'excluait pas la tendresse. On sentait qu'une passion profonde, non encore éveillée peut-être, devait brûler dans cette âme qui luisait à travers de grands yeux noirs. Tout en elle, l'expression du regard, le contour dédaigneux de la narine, le dessin hardi de la lèvre, la teinte bistrée de la peau, indiquait une fille du Midi. Sa compagne était blonde comme une Scandinave, avec de grands yeux bleus, limpides et calmes, qui indiquaient la transparence du cœur. Entre ces deux jeunes femmes si belles, l'une avec plus de tendresse dans les lignes du visage; l'autre avec plus de passion, tout jeune homme de vingt ans fût comme moi resté indécis.

Je laissai donc flotter mon âme de l'une à l'autre, cherchant à deviner par les mouvements plus rapides de mon cœur à laquelle devait s'attacher ma destinée. Évidemment, pensais-je, ce bouton d'églantine qu'on a déposé, comme une confidence, entre deux pages des *Méditations*, doit être tombé de la main de cette brune méridionale qui, fière comme une déesse antique, n'a pas refusé cependant de s'incliner vers son humble adorateur. Toutefois, en reportant mes regards sur la jeune fille blonde, il me paraissait très-vraisemblable que ce gage d'une pudique et mystérieuse tendresse vint d'elle. Quel moyen plus ingénieux et plus discret à la fois d'exprimer une affection naissante! J'étais donc



hors d'état de faire incliner ma volonté vers l'une ou l'autre des inconnues, lorsqu'un son de cloche, parti du pavillon, les fit s'élancer à la hâte de leur retraite. Je regardai quelque temps leurs robes onduler à travers les charmillles, j'écoutai tant que je pus l'entendre le bruit de leurs petits pieds qui froissaient délicatement le sable; puis, retenant mon haleine, éperdu, fasciné, je regagnai mon berceau, qui me sembla horrible auprès du frêne pleureur où j'avais vu descendre mon rêve.

Le jour commençait à baisser; je résolu de rentrer chez moi pour songer à mon aise aux événements de la journée, et demander au besoin des conseils à Gustave sur la ligne de conduite que je devais tenir. J'éprouvais bien de la répugnance à livrer ainsi les secrets de mon cœur; ce cher amour que je portais en moi, n'allais-je pas le déflorer en en faisant le sujet d'une conversation? Mon ami n'allait-il pas le flétrir par quelque banale plaisanterie? Cependant il fallait prendre un parti, j'étais neuf en matière d'amour, et j'avais la plus haute foi dans l'expérience de mon hôte. Je me décidai donc à l'aborder dans un moment où la pêche à la ligne, son exercice favori, n'absorberait pas toute son attention.

### III.

Le hasard me servit à souhait. Comme je rentrais à la Maison des fleurs, j'aperçus Gustave qui, occupé à préparer une ligne de fond, s'inquiétait aussi peu des lueurs du couchant que de ses nombreux visiteurs dispersés dans les allées du parc.

THAËS BERNARD.

(La suite au numéro prochain.)

## LA FÊTE DE LA SAINT-JEAN.

Dans la soirée du samedi 24 juin, en vertu d'une vieille coutume dont l'origine se perd dans la nuit des temps, plus de trois cent mille feux étaient simultanément allumés dans toutes les communes, bourgades, petites villes, villages, hameaux de la France entière. Cet usage est à peu près banni des grands centres de population, mais il subsiste encore dans les faubourgs; on le voit même toujours en vigueur dans quelques chefs-lieux de département.

Cette espèce de solennité semi-religieuse, semi-burlesque, était autrefois célébrée à Paris avec beaucoup de pompe et de cérémonial sur toutes les places, sur tous les ponts, dans tous les carrefours, et les souverains ne dédaignaient point d'y jouer un rôle. François 1<sup>er</sup> alluma souvent celui de la place de Grève avec

une torche de cire blanche, garnie de velours cramoisi à la poignée. On tirait douze grosses pièces d'artillerie placées sur la Grève. L'an 1620, le 24 juin, la reine Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, vint danser un branle à l'hôtel de ville, où elle fut menée par le comte de Soissons.

Après la collation, on présenta au roi une écharpe blanche, composée d'œillets et de giroflées, et un grand bouquet de pareilles fleurs. Le gouverneur, le prévôt des marchands, les échevins et le greffier s'armèrent de roses et de giroflées rouges. Le feu fut mis par le roi, après qu'il eut fait les trois tours ordinaires. Louis XV est le dernier roi de France qui ait allumé le feu de la Saint-Jean. En 1785, Louis XVI devait se rendre processionnellement à celui du pont Neuf, qui était un des plus célèbres de la capitale, mais une maladie de la reine le retint à Versailles et ne lui permit pas d'y assister; il se fit représenter par Monsieur, comte de Provence.

Jusqu'à la révolution, cette étrange cérémonie faisait partie intégrante du culte catholique au même titre que toutes les autres fêtes de l'Eglise, et si, comme on se le rappelle, le chevalier de la Barre fut roué vif à Abbeville, en 1707, pour n'avoir pas ôté son chapeau devant une procession, un écrivain du dix-huitième siècle, Saint-Hyacinthe, l'auteur du *Militaire philosophe*, dont parle fréquemment Voltaire, fut jeté à la Bastille durant plusieurs mois, en 1759, pour s'être permis des plaisanteries, au café Procope, sur le feu de joie du carrefour Bussy.

Dans les campagnes, tous les habitants du village doivent fournir au moins un fagot, une *bourrée*, une *javelle*, sous peine de voir leurs moissons perdues, leurs vignes détruites par la grêle. Puis, lorsque le bûcher est plus ou moins élégamment dressé, et que tout le monde est réuni à l'entour, le clergé arrive en grande pompe, en fait trois fois le tour en jetant de l'eau bénite et en chantant l'hymne de saint Jean; le curé approche alors et allume le feu avec le cierge pascal, que l'on a l'habitude de conserver toute l'année; puis il se retire, et les danses commencent pour se prolonger fort avant dans la nuit.

Chacun tient à la main un rameau de noyer, qu'il passe dans la flamme à plusieurs reprises, et cette branche à moitié rôtie devient un talisman précieux que l'on conserve jusqu'à l'année suivante, en le plaçant religieusement sur le ciel du lit, et qui possède le pouvoir de préserver de la rage, du feu du ciel, de la grêle, des épizooties et de toutes les maladies contagieuses des hommes et des bestiaux, et qui en outre est un antidote puissant contre les maléfices et les sortilèges. Quand le bûcher est bien embrasé, tous les assistants s'assoient par terre en tournant le dos au feu, ce qui les préserve infailliblement des maux de reins, qui sont si fréquents durant la moisson. Ce qui devient vraiment comique, c'est de voir toutes les femmes se disputer la cendre, afin de la mettre dans leur



lessive, pour donner à leur linge la faculté de les prémunir contre la mort subite.

Quant aux charbons, on les jette dans les mares, dans les citernes, pour empêcher l'eau de se corrompre sous l'influence des chaleurs caniculaires. C'est probablement le seul résultat utile des feux de la Saint-Jean, résultat qui est dû plus encore, s'il est possible, à la vertu chimique du charbon qu'aux prières et à l'intercession du saint.

Et que l'on ne croie pas que ces circonstances et ces détails de crédulité naïve soient particuliers à quelques provinces plus arriérées et plus éloignées de la capitale. D'un bout de la France à l'autre, ces superstitions subsistent comme au siècle dernier, et l'on voit à peine quelques ecclésiastiques oser contrarier les croyances de leurs paroissiens au point de refuser leur concours et leurs bénédictions aux feux du 24 juin. Nous nous souvenons avoir vu, il y a quelques années, l'un de nos prélats les plus distingués assister lui-même à la bénédiction d'un feu dans un village distant de Paris de vingt lieues au plus. On observe cette fête dans la Beauce, dans la Normandie et dans tous les départements qui avoisinent Paris avec tout autant de rigueur que dans les régions les moins civilisées et les plus sauvages de l'Auvergne, de la Bretagne, du Poitou ou des Pyrénées.

Quant à l'époque à laquelle on peut fixer l'institution de la fête de saint Jean-Baptiste, on ne peut la déterminer d'une manière précise. Il en est question dans un canon du concile d'Épône, en 687, et nous en trouvons trace aussi dans les détails du synode de Mâcon, en 585. Ce dernier concile défendit de chanter des chansons indécentes autour des feux allumés en l'honneur du précurseur de Notre-Seigneur Jésus-Christ; ce qui laisserait croire que cette fête était célébrée alors avec une certaine licence.

La Saint-Jean est aussi l'époque générale des engagements de domestiques pour les travaux de la moisson, c'est ce que l'on appelle presque partout l'*accueil-lage*. Ce jour-là, les filles de ferme et les domestiques revêtent leurs plus beaux habits, portent d'énormes bouquets à leurs chapeaux ou à leurs coiffes, et se rangent en ligne sur les marchés pour attirer l'attention et mériter la préférence des propriétaires et des fermiers qui viennent les inspecter des pieds à la tête, comme ils pourraient faire pour l'achat d'un cheval ou d'une jument.

## POÉSIE.

### PAYSAGE ET AMOUR.

Oui, pour notre vieillesse il sera beau ce jour  
Tout rayonnant de paix, de soleil et d'amour :

Ensemble nous marchions en face de cette île  
Que le fleuve indolent baigne d'un flot tranquille ;  
Les peupliers dans l'air frissonnaient mollement  
Et miraient dans les eaux leur long balancement.  
Sur les grands prés fleuris en pente jusqu'aux rives  
Les bœufs paissaient le long des ondes fugitives ;  
Des enfants demi-nus, un bâton à la main,  
Les suivaient; et tous deux, sur le bord du chemin,  
Nous passions, nous montrant de la voix et du geste  
La campagne riante et le village agreste,  
L'église qui s'élève au-dessus d'un rocher,  
Découpant dans l'azur son gothique clocher.  
Aucun bruit n'en sortait quand nous la traversâmes ;  
Sur la pierre à l'écart priaient de pauvres femmes ;  
Comme sur un tombeau par le temps crevassé,  
La mousse et le lichen pendaient du mur glacé.  
Mais au dehors la vie éclatait, la lumière  
De son fluide d'or baignait la plage entière,  
Inondant les coteaux, d'où les rocs blancs et ronds  
S'élançaient vers le ciel comme de vieux donjons.  
Nous allions, côtoyant le fleuve et les collines,  
Le cœur tout dilaté d'émotions divines.  
Du grand parc de Rosny le parfum tiède et doux  
Traversait le rivage et montait jusqu'à nous.  
Riants étaient nos fronts autant que la nature ;  
Jamais pensers meilleurs et tendresse plus sûre,  
Jamais mots et regards de tout doute vainqueurs  
En un cœur radieux n'ont mieux fondu deux cœurs.  
Oh ! comme j'étais fière à ton bras suspendue !  
J'encadrais ta beauté dans la calme étendue ;  
Je mariais les sons adorés de ta voix  
Aux bruits qui s'élevaient des ondes et des bois ;  
A la création merveilleuse, infinie,  
J'associais ta force et mêlais ton génie ;  
Te sentant grand et bon resplendir sur ce jour  
Ainsi qu'un dieu caché visible à mon amour !

Quelle sérénité, quelle heure sans nuage,  
Jusqu'à ce pont jeté dans le frais paysage  
Où deux femmes en deuil passèrent lentement  
Comme pour attrister notre ravissement !  
Oui, la mort suit nos pas ! oui, son ombre est prochaine,  
Le néant nous gourmande et nous rive à sa chaîne !  
Mais l'amour, oh ! l'amour à ce point ressent  
Dans la tombe avec nous n'est pas anéanti ;  
Il revit, il renaît dans la nature en fête ;  
Le parfum s'en empreint, le rayon le reflète ;  
Dans l'haleine des bois il court mélodieux.  
C'est lui qui circulait dans ce jour radieux  
Où tout faisait cortège à l'hymen de nos âmes :  
Tiédeur de l'air, soupirs d'eaux, couchant de flammes,  
Splendeur, extase, joie ! A ce beau jour venaient  
Des âmes qui planaient et se ressouvenaient.

Madame LOUISE COLET.



## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Schamyl*, drame en cinq actes et neuf tableaux, par M. Paul Meurice.

Bien que Schamyl, le héros circassien, soit encore vivant, le voici passé à l'état de mythe et de légende; c'est à coup sûr le seul contemporain qui ait l'air de vivre du temps d'Homère. L'étrangeté de son histoire, ses évasions miraculeuses, ses résurrections non moins incroyables, ont fait croire qu'il n'était que la personification héroïque de la nationalité circassienne, type idéal tour à tour enrichi et complété par les générations successives. M. Paul Meurice en a fait un drame que voici ou à peu près :

Les tribus du Caucase vont se soulever. Le prince Wassili, envoyé de Saint-Petersbourg, vient surveiller les montagnes, et surtout le fils d'Hagis Ismaïl, le héros futur, Schamyl, qui, pour mieux dissimuler ses desseins, selon un stratagème connu et toujours excellent, fume, boit, ne s'occupe que de musique et de femmes, et réussit à endormir les soupçons du Russe. Il trompe même sa mère et son frère, qui le croient perdu à jamais pour la cause nationale.

Voici un bivouac circassien. L'ennemi cerne un plateau élevé sur lequel Schamyl et ses soldats sont traqués; mais, au moment où les Russes arrivent, un rocher se déplace et découvre l'ouverture d'un souterrain par lequel les Circassiens s'éloignent. Puis la moitié de la montagne saute en l'air avec les assaillants. Schamyl a mis le feu à une mine préparée à cet effet.

Hamsad, qui a épousé la veuve d'Hagis Ismaïl, veut devenir iman de Circassie, et traite avec Wassili; il a déjà entraîné quelques tribus; mais Schamyl, déguisé en joueur de guzla, ramène tous les esprits. Puis il déchire le traité d'Hamsad, et rompt la digue d'un torrent qui noie le camp russe. Par malheur on le croit mort, et Hamsad va renouer avec Wassili, quand Schamyl apparaît tout à coup, on ne sait comment, et fait le Russe prisonnier. Il est sacré iman de Circassie, et reçoit de la prêtresse Eskam l'épée d'Attila. Il va signer la paix dans Tiflis; mais le traître Hamsad suggère un soulèvement contre lui. Nadejda, fille de Wassili, a enlevé ses armes. Heureusement un billet le prévient de la perfidie; on lui dit qu'il n'a qu'à tirer trois coups de pistolet pour faire venir ses soldats, ce qui a lieu; et les Circassiens envahissent la forteresse, dont Nadejda leur a ouvert la porte par amour pour Schamyl. Après quoi elle meurt. L'épilogue nous montre le héros venant vingt ans après au-devant des flottes anglaise et française.

Voilà l'œuvre de M. P. Meurice. La mise en scène est très-belle. Mélingue a fait de Schamyl une de ses

plus riches créations. Il a été parfaitement secondé par mesdames Lucie Mabire et Roger-Solé. Tous les autres acteurs ont concouru au succès avec beaucoup de zèle.

\* \* La clôture de l'Académie impériale de musique a eu lieu vendredi. On donnait *Robert-le-Diable*, et la représentation a été des plus brillantes. Malgré l'orage, qui durait encore au commencement du spectacle, la salle était plus que remplie : la recette s'est élevée au maximum.

\* \* Décidément ce théâtre va changer de régime. Notre première scène lyrique passera du ministère d'État dans la maison de S. M. l'empereur, et sera administrée comme elle l'était sous le premier Empire et sous la Restauration. M. Nestor Roqueplan conservera les fonctions de directeur.

\* \* Plusieurs journaux ont annoncé qu'un ouvrage dont la partition était écrite par Halévy avait été reçu à l'Académie impériale de musique. Nous ajouterons que le poème en est dû à la collaboration de MM. de Saint-Georges et Léon Halévy, frère de l'illustré compositeur.

\* \* *L'Étoile du Nord* occupe toujours son poste d'honneur les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine, et les artistes qui ont créé les rôles font comme l'ouvrage même.

\* \* Une indisposition de Riquier-Delaunay a empêché de donner vendredi la deuxième représentation des *Trovalettes*, l'opéra nouveau joué deux jours auparavant.

\* \* Madame Amélie Beer, mère de l'illustre auteur de *Robert-le-Diable* et de *L'Étoile du Nord*, vient de mourir à Berlin à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Tous ceux qui ont connu cette femme éminente s'accordent dans l'éloge qu'ils font de son caractère, de son esprit, ainsi que dans le tribut de regrets qu'ils payent à ses vertus, à sa bienfaisance, à sa bonté. Pendant sa longue existence, elle avait joui du bonheur, bien précieux pour une mère, de ne compter parmi ses fils que des hommes supérieurs dans les lettres, les sciences et les arts. Ce bonheur s'augmentait de jour en jour avec les succès et la gloire de M. Meyerbeer, qui s'était rendu près d'elle pour lui donner des soins et qui a reçu ses derniers adieux.

LÉOPOLD DANJEAU.

LES PETITS ALBUMS POUR RIRE, à 20 centimes, obtiennent un fort grand succès, qu'ils doivent à leur bon marché, sans doute, mais aussi à la commodité de leur format, qui en fait un agréable passe-temps pour les voyages en chemin de fer, en bateau à vapeur et en diligence. Ces petites collections de dessins comiques forment aussi de très-gentils recueils pour les soirées de la ville et de la campagne.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.